



GENEVIÈVE  
**LEFEBVRE**

LA VIE COMME  
**AVEC TOI**

UNE HISTOIRE  
D'ANTOINE GRAVEL

EXPRESSION  
NOIRE

L'extrait suivant est tiré du roman

*La Vie comme avec toi* de Geneviève Lefebvre.

# 1

Quelques heures avant que la lame d'un couteau de pêche ne la vide de ses entrailles comme une vulgaire morue, Angie Miller vivait sa dernière journée sur terre comme elle avait vécu toutes les autres : concentrée sur son nombril.

Percé par une tige de métal ornée d'une breloque à tête de mort qui lui a coûté la peau du cul, joyau de son ventre plat et bronzé à la perfection, le nombril d'Angie est la grande réussite de sa vie. Les quelques heures qu'il lui reste ne seront pas suffisantes pour qu'elle accomplisse quoi que ce soit qui mérite de passer à la postérité.

Angie habite dans une ancestrale roulotte d'aluminium, squattant un carré de plaine défrichée au bout d'une route défoncée qui commence dans l'opulence et se termine dans la déchéance. La seule lumière au bout du tunnel est celle qui est alimentée par l'essence toujours trop chère d'une génératrice qui produit plus de pollution que d'électricité.

Dans la boîte de conserve qui lui sert de maison, Angie vit seule avec son fils, Jacob, un adolescent ravageur avec lequel elle se bat pour l'espace vital. Angie n'aime pas qu'il écoute ses ébats avec les hommes qu'elle ramène,

alors Jacob couche dans une petite tente qu'il a montée dans la clairière. Malgré le fait que l'automne soit déjà là, Angie ne se demande pas comment ils feront l'hiver venu. Ce n'est pas encore l'hiver.

Avant, ils étaient trois. La mère, la fille et le fils. Avec Kim, c'était plus facile de ne pas voir Jacob. Avec Kim, tout était plus facile. Elles étaient deux, la reine et la princesse, si semblables l'une à l'autre qu'on les prenait pour des sœurs. Au cœur de l'atome, Kim prenait soin de la mère et du fils, parant les coups de l'une, déliant le mutisme de l'autre, pigeon voyageur échappant sans cesse aux tirs de ses deux snipers.

Au lendemain d'une nuit blanche à danser sur la plage, Angie avait poussé la porte de la roulotte. Sur la table, entre les miettes et les sachets de mayonnaise vides, il y avait un mot de Kim, sa fille, son adoration : « Gone with Jay, love you, K. »

Angie n'y avait pas cru. Kim avait besoin d'elle. Et elle avait besoin de Kim. Plusieurs jours s'étaient écoulés. Kim n'était pas rentrée. Angie, le cœur brisé, avait dû se rendre à l'évidence : son bébé l'avait quittée.

Kim s'était installée dans une petite maison d'Esquimalt, sur Admirals Road, avec Jay Russell, un élève officier de la Royal Canadian Navy. Il a dix ans de plus qu'elle. Il est bien élevé, cartésien, discipliné. « Ça ne peut pas durer », se répète Angie, qui guette les passagers débarquer du ferry chaque fois qu'il entre au port.

Kim n'est jamais à bord.

Angie jette le blâme de la rupture sur Jay. Elle s'est méfiée du jeune militaire dès le début, persuadée que, sous ses airs affables et sa nuque rasée de près, il faisait tout ce qu'il pouvait pour éloigner Kim de sa famille. Pour une fois, Angie Miller avait raison. Jay Russell était prêt à beaucoup de choses pour soustraire la femme qu'il

aime à l'influence de celle qui l'a mise au monde. Pas une fois Angie n'a demandé à sa fille les raisons de son départ. Pas une fois Kim n'a essayé de les expliquer à sa mère. Elle sait que c'est inutile.

Malgré l'immensité de son aveuglement, qui lui permet de croire qu'elle est la magicienne de sa vie, Angie Miller n'a de pouvoir que celui de ses charmes. Pour tout ce qui ne va pas, c'est-à-dire tout le reste, Angie accuse la terre entière. Jay Russell est responsable du départ de Kim. Pas ses crises, ses cris, ni ses intempestifs caprices. Pas ses lamentables mensonges, aux autres, à elle-même. Pas ses amours maladives, ses déménagements nocturnes, ses factures impayées, ses manipulations destructrices. Non. Jamais. Avec moi ou contre moi. C'est le seul principe qui règle la vie d'Angie Miller, métronome impitoyable, tranchant comme une guillotine. Avec ou contre moi.

Entre la nuit noire de sa naissance et le jour gris de sa mort, la vie d'Angie Miller aura été à l'image du courant qui monte avec la marée dans le « Strait of Georgia<sup>1</sup> » : un flot furieux, coincé entre les îles et le continent, animal pris au piège qui ne sait pas comment échapper à son destin trop étroit.

\* \* \*

Ce matin-là, un mercredi, Angie se réveille avec un mal de tête carabiné. Le lit est vide. Ben n'est pas venu la rejoindre... Elle sent la colère l'envahir, visqueuse comme une marée noire. Qu'il crève.

Devant ses yeux douloureusement éblouis par la lumière, sa dernière toile la nargue, une déesse hindoue

---

1 Strait of Georgia: détroit maritime entre le continent et l'île de Vancouver.

dont elle n'arrive pas à peindre les mains délicates. Peut-être qu'elle la laissera sans mains. Elle n'aurait qu'à dire que c'est pour symboliser l'oppression dont la déesse est victime, et tout le monde n'y verrait que du feu.

La roulotte est encombrée de tableaux naïfs. Des miniatures, c'est tout ce qu'Angie peut se permettre dans cet espace exigu. Des scènes de magie, d'animaux mythiques et de fées s'envolant vers le ciel, toutes ailes déployées, créatures inconscientes du danger des aigles à têtes chauves qui nichent derrière chaque rocher de l'île d'Esperanza.

Esperanza...

Un jour, Angie aura sa propre exposition. Comme Megan Tanake, l'artiste qui possède ce magnifique studio au bout de la pointe, dans la partie la plus rugueuse et la moins fréquentée de l'île. Un studio aux larges baies vitrées qui donne sur une plage de galets gris d'où l'on voit les lumières de Vancouver quand le brouillard se dissipe.

Angie n'aime pas Tanake, et puisqu'elle ne l'aime pas, il lui est impossible d'aimer sa peinture. Des toiles immenses, où la Japonaise intègre de la matière organique animale, sang, plumes, viscères, à des éléments toxiques, plomb, amiante, uranium. Angie ne rate pourtant pas un seul des événements organisés par l'artiste. Elle y boit du vin en prenant un air pensif devant les toiles, piquant parfois un tube de peinture ou un pinceau, toujours en quête d'un regard influent qui pourrait changer le cours de sa vie. Mais ces gens-là discutent rarement avec les artistes locaux, tout occupés qu'ils sont à s'émerveiller de l'architecture fabuleuse de la maison, de son empreinte écologique remarquable – «How did you manage that, Megan? It's amaaaazing!» –, et de leur prochaine flûte de Mumm rosé. S'ils se tapent tout le

trajet jusqu'à cette île où il ne se passe strictement rien, c'est uniquement parce que Megan Tanake est incroyablement cotée et qu'elle rapporte un maximum de fric.

Qu'importe.

Angie souligne ses yeux de biche égyptienne d'un trait de khôl noir, se glisse dans sa robe la plus excentrique et elle y va, le cœur plein d'espoir et la tête pleine de chimères.

Un jour, un galeriste avisé découvrira enfin le talent d'Angie. Un jour, on parlera d'elle dans les revues d'art. On s'arrachera ses licornes, ses dragons et ses sorcières sans mains. Un jour... Angie ferme les yeux, cherchant à retrouver le sommeil qui lui permet de rêver. Sa bouche sèche la ramène à la réalité. Soif.

Elle se lève et boit à longues gorgées ce qui reste du contenant de jus d'orange oublié sur le comptoir. Le mal de tête s'atténue. La colère est toujours là, les images de l'engueulade de la veille en prime.

Ben était sorti de chez Sharky's avec sa guitare, furieux. Elle l'avait rattrapé et elle lui avait sauté dessus. Ben l'avait repoussée, elle l'avait griffé, il l'avait giflée.

Au plus fort des cris, elle l'avait menacé : « Si tu pars, je me tue. »

Il avait ri, narquois, et il avait fait mine de partir sans elle. Il pouvait être méchant quand il la sentait vulnérable. Les hommes faibles sont toujours méchants. Angie le sait. Angie s'en fout. Elle n'aime que le rush débile, excitant, dangereux des garçons qui ne savent pas être des hommes. Ça lui permet de mieux les détester quand ils s'en vont.

Elle avait fracassé sa guitare sur les briques de ciment, et elle avait vu dans ses yeux qu'il suffisait d'un mot, d'un seul mot, pour qu'il la tue. Alors elle s'était mise à pleurer. Et elle avait fait ce qu'il fallait pour qu'il reste,

derrière le conteneur à déchet du Sharky's. À quelques pieds de l'ampoule qui éclairait l'arrière du bar, elle avait défait sa braguette et s'était agenouillée devant lui. Elle avait senti quelqu'un, une présence, probablement un connard souï qui s'était rincé l'œil de leurs ébats. Ça aussi, elle s'en foutait.

Son corps était son arme et Angie s'en servait bien. Elle avait toujours su mettre son cul à profit, exploitant son unique ressource avec la ténacité d'un Zoulou des townships au fond d'une mine d'or du Transvaal.

N'empêche. Elle sent son amant s'éloigner. Il faut le retenir encore un peu, le temps qu'elle organise ses affaires, et ensuite, ce sera *elle* qui le quittera. Pour une fois, ce sera elle qui partira en premier.

Elle a faim.

Dans le minuscule frigo encastré de la roulotte, il y a de la moutarde, la fin d'un pain tranché, les petits contenants de lait qu'elle pique au Sharky's Lodge. Elle fouille sous le banc où elle a caché un pot de Nutella qu'elle a « emprunté » à la maison des Beaumont en se faisant croire qu'elle en achèterait un autre pour le remplacer. Elle ment. Angie Miller ne rend jamais ce qu'elle prend.

Le pot a été vidé. Jacob. Un goût de bile dans la bouche, Angie ne pense pas aux quatorze ans de son fils, en pleine crise de croissance. Elle ne pense à rien, consumée par le feu. Elle a faim. Besoin de sucre. Le pot est vide. Si Jacob était devant elle, elle le frapperait. Il n'est pas là. Elle ne sait pas où il est. Il ne lui vient pas à l'idée de s'inquiéter. Ce n'est pas la première fois qu'il couche dehors.

Elle ouvre la porte de la roulotte. Les rats laveurs ont éventré un sac-poubelle, il y a des emballages souillés partout sur le sentier qui mène à la douche et à la bécosse qui leur sert de toilette. Il faudrait ramasser, mais il n'y



a plus de sacs. Elle va devoir aller en « emprunter » à la grande maison d'en bas.

Elle met ses bottes, son ciré. Le sentier est spongieux, glissant. Il ne fait pas froid et, pourtant, Angie est déjà transie. Elle aurait dû enfiler un chandail. Bientôt, quand viendra l'hiver, il faudra chauffer la roulotte. L'essence de la génératrice coûte cher. Il lui faudra trouver de l'argent, quêter une soirée de plus à servir des bières et des fish'n'chips au Sharky's. Elle évite d'y penser. Son cerveau est une amibe qui flotte au gré de marées chimiques imprévisibles, alternant entre des vagues d'euphorie et de colère, condamnée à s'échouer sur un rivage hostile, rejetée par les flots.

« Labilité de l'humeur », a un jour écrit une psychologue chargée de son évaluation psychiatrique pendant la guerre qui avait opposé Angie à Marcus pour la garde de Kim. Cette fois-là, Angie s'était obligée à dominer sa colère. Elle *devait* garder Kim. Elle était prête à tout pour sauver sa fille, pour la soustraire à l'influence toxique de cet homme qui les harcelait. Marcus était fou, dangereux, et Kim, si petite, de plus en plus traumatisée. Angie avait réussi à lui échapper, déménageant chaque fois qu'il retrouvait leur trace... Une mère doit toujours protéger ses enfants.

Elle n'avait pas fait la même erreur avec le père de Jacob.

Un crachin ocre mouille le brouillard océanique qui se faufile paresseusement entre les majestueux pins rouges. Dans ce climat de forêt humide, le vent marin laisse une fine couche de sel sur tout ce qu'il touche. Angie ne voit pas l'océan, caché par la densité de la végétation, dont l'odeur de moisissure fraîche se mélange à celle, iodée, du Pacifique. Sur Esperanza, comme sur presque toutes les îles du « Strait » et de la « Sunshine Coast », il n'y a

que les riches qui ont les moyens de posséder un accès à la mer.

Les autres doivent se contenter des restes.

Pour trouver moins cher, il lui faudrait monter au nord, plus haut que l'embouchure de Campbell River. Une contrée si sauvage et si vaste qu'on peut même s'installer sur une terre sans que personne ne s'en rende compte. Sauf les Indiens et les ours.

Mais pour Angie Miller, il n'est pas question de partir tout de suite. Esperanza, baptisée ainsi par des navigateurs espagnols qui avaient fait de cette île leur portebonheur, porte bien son nom.

Ici, Angie peut encore rêver.

Depuis quelques semaines, il y a un autre homme dans sa vie. Celui-là est différent de tous les autres. Elle ne peut pas en parler, elle a juré. Alors elle se le garde comme on garde un joker dans sa manche au poker. Un jour, peut-être. Bientôt. Il a promis de s'occuper d'elle. Angie sait maintenant qu'elle peut espérer mieux, que sa vie pourrait enfin ressembler à celle qu'elle a toujours dessinée dans ses toiles. D'ailleurs, il adore sa peinture. Il lui a dit qu'elle avait un talent fou. Elle *sait* qu'il dit la vérité parce que, la dernière fois qu'ils se sont vus, il lui a acheté une toile. Quand il lui a tendu l'argent, trois billets de cent dollars, Angie a connu un moment d'euphorie comme elle n'en avait jamais vécu dans sa vie. Un moment de pouvoir et de puissance, un état qu'elle cherche à retrouver depuis. Il faut qu'elle soit patiente, a-t-il insisté. Mais Angie Miller ignore ce que c'est, la patience. Elle va devoir apprendre, contrôler ses colères et ses emportements, si elle veut qu'il continue de s'occuper d'elle.

À cette idée qui la rend fébrile, elle accélère le pas, tout à coup pressée. Plus Angie descend vers la mer,

plus le sentier s'élargit, étalant sa beauté ondoyante comme une odalisque qui s'offre à celui qui pourra payer. Devant l'anse privée, dissimulée derrière une rangée de pins Douglas luxuriants, l'immense maison couverte de bardeaux gris et fenêtrée d'acajou lui coupe le souffle, comme chaque fois qu'elle la découvre. Les Beaumont sont riches.

L'image du paradis la ramène à l'indigence de sa propre vie. Angie relève la tête. Elle ne va pas se laisser impressionner par leur argent. Tout le monde a besoin de tout le monde en ce monde, eux, autant que les autres.

En habitant au bout de la terre d'en haut, Angie leur rend service. Elle assure une présence qui éloigne les voleurs, les squatteurs. Angie se dit qu'elle devrait recevoir un salaire, comme son amie Jade, qui est payée pour faire le ménage de la demeure des Beaumont, même quand ils ne sont pas là. La maison doit toujours être prête, les draps fraîchement lavés, les armoires pleines, l'immense foyer prêt à accueillir une flambée. Ce n'est pas une maison, c'est une oie qu'on a gavée.

Elle sait où Jade cache la clé, elle connaît le code du système d'alarme. Elle prend soin d'enlever ses bottes, de ne pas laisser de traces de pas, de glisser jusqu'à la cuisine sur le coton de ses bas. Sous l'évier, elle prend ce dont elle a besoin. Du savon à vaisselle, des sacs-poubelles. En passant devant la grande armoire, elle ajoute une boîte de pâtes italiennes aux œufs, scandalisée par le prix. Scandalisée qu'il y ait des gens qui aient les moyens de se payer des nouilles aussi chères que du filet mignon. À l'huile de truffe, dit l'étiquette. «Fucking bastards.»

Angie connaît bien la maison, elle aide souvent Jade avec le ménage. Elles mangent des chocolats fins dont la réserve est toujours pleine, se vautrent dans des bains moussants parfumés aux sels de bain Chanel et rient

des photos de famille des Beaumont « qui se prennent vraiment pour la famille royale ». Quand les Beaumont visitent leur domaine, ils ne font pas la traversée sur le ferry comme tout le monde, non, ils possèdent un quai privé où ils amarrent leur yacht, un dinghie, un bateau à moteur, et le voilier. De l'autre côté de la maison, juste derrière les écuries, des ouvriers ont aménagé une aire d'atterrissage pour l'hélicoptère. Un hélicoptère !

Angie ajoute alors une bouteille de shampoing, un vernis à ongles Dior qu'elle ne pourrait jamais se payer et une serviette de bain épaisse comme un tapis de mousse. Pour Angie, l'équation est simple. Les Beaumont ont tout, elle n'a rien. Donc, ils lui doivent quelque chose.

Si la lame de son assassin n'avait pas mis fin à trente-quatre ans d'aveuglement volontaire, la vie lui aurait repris le peu qu'elle lui avait donné. Angie ne serait jamais devenue une grande artiste, ses toiles n'auraient pas été exposées, et l'homme qui lui avait fait des promesses ne serait pas venu. Il n'y aurait eu ni gloire, ni richesse, ni bonheur pour Angie Miller.

Rien que la sèche solitude d'une femme trop vieille pour exhiber son nombril, même à tête de mort, et une suite d'hommes durs aux lèvres jaunies par le tabac.

Heureusement pour Angie, grâce à la lame acérée du modèle « cut & gut », usiné à Southbridge, Massachusetts, par Dexter Russell, ce désolant destin lui sera épargné.

Ce qu'Angie ne saura jamais, le corps disloqué sur les rochers millénaires, ses entrailles données en offrande aux oiseaux de mer, et les yeux ouverts sur l'éternité pluvieuse du Pacifique, c'est à quel point ils seraient nombreux à se réjouir de sa mort.

## 2

Lucie... Les cheveux remontés en queue de cheval, les mèches folles qui lui battent la joue et qu'elle repousse, exaspérée, en frottant le plancher de l'entrée.

Jamais la maison n'a été aussi propre, la cuisine aussi odorante et mes vêtements si soigneusement repassés. Jamais mon Tony n'a porté un bandana fraîchement lavé *tous les jours* autour du cou, ce qui fait de lui le cochon le plus dandy du monde agricole.

Je ne sais pas ce que Lucie cherche à me prouver.

Tu mens, Antoine Gravel. Bien sûr que tu le sais. Lucie se damnerait pour ne pas me faire regretter ma décision de leur avoir ouvert ma porte, à elle et à sa fille Laurie, quand elle a dû se résigner à la faillite de son petit café de Pointe-Saint-Charles.

Et pourtant, je le regrette. Tous les jours, je le regrette. Ma vie est perturbée. Ma solitude, envahie. Mon silence, brisé à répétition, comme une succession d'assiettes lancées contre le mur dans une querelle qui n'a pas de fin.

— Je te dérange, je fais du bruit ? me lance-t-elle, inquiète.

— Non, c'est Tony qui veut sortir...

À la mention de mon cochon, je vois son visage qui se détend. Ce n'est pas elle, pas sa fille, pas sa faute si j'ai quitté ma table de travail, si je n'écris pas.

J'ouvre la porte à Tony, qui s'empresse d'aller se soulager dans le bosquet de fleurs d'automne encore en boutons avant d'aller s'installer au bout du chemin de terre qui mène à la route, juste à côté de la boîte aux lettres. Il attend. Il l'attend, *elle*. Laurie. Tous les après-midi, à l'heure où l'autobus jaune apparaît au détour de la ferme Venneman, Tony me demande la porte. C'est l'heure où Laurie revient de l'école, trop petite, trop frêle pour l'adolescence dans laquelle elle vient pourtant d'entrer de plain-pied, sautes d'humeur incluses.

Je vois mon gros Tony s'asseoir sur ses grosses fesses, oreilles au vent et truffe frémissante, comme s'il pouvait déceler l'odeur de la fille qu'il aime à travers l'humidité cristalline de l'automne. Aucune angoisse chez cet animal singulier, seule l'attente bienheureuse de celui qui sait que l'amour sera au rendez-vous. Évidemment, le fait que Laurie lui refile les restes de ses sandwichs aussitôt débarquée de l'autobus y est sans doute pour quelque chose. Le résultat de leur liaison passionnée, c'est qu'elle reste maigre et que mon cochon devient obèse.

Pourquoi suis-je incapable du même enthousiasme que Tony quant à la présence des deux nouvelles filles de ma vie ? Je ne sais pas. Une faille de fabrication, le cœur corrodé d'avoir été oublié dehors, exposé au vent, à la pluie, déserté.

Dans quelques minutes, Laurie va descendre du vieil autobus, flottant dans la jupe à carreaux de son uniforme, le manteau ouvert et l'épaule arrachée par le lourd sac d'école.

Pourquoi est-ce qu'elle ramène toujours autant de livres et de cahiers ?

« Parce que je ne sais rien », m'a-t-elle répondu à son entrée au collège, désespérée de mesurer l'ampleur de son ignorance académique. C'est moi qui avais fait de son entrée dans un petit collège privé de Saint-Jean une condition *sine qua non* de leur venue chez moi. Première dispute avec sa mère. Lucie n'avait gardé que des mauvais souvenirs d'une école privée où sa popularité lui avait surtout permis de s'enfoncer, sous les encouragements d'un cercle d'admirateurs béats devant chacune de ses frasques.

J'avais insisté, je tenais à ce que Laurie rattrape le temps perdu. J'avais gagné... Quoi exactement, je n'en sais trop rien. L'idée qu'il y aurait au moins une gagnante de notre trio désastreux me reconfortait. Les progrès de Laurie sont comme autant de lucioles dans la nuit difficile de notre nouvelle famille, et je m'accroche à cet espoir. Pour combien de temps ?

J'entends les pas de Lucie derrière moi. Elle ne me touche pas, ne s'approche même pas. Nous faisons l'amour encore, presque toutes les nuits, mais le jour tue tout ce que notre peau a gagné dans l'obscurité. Pourtant, nous essayons, Dieu que nous essayons ! Et au fil de ces journées parsemées de mines antipersonnel, seule la sincérité de nos efforts nous garde encore ensemble.

Elle ose une question.

— Ça avance, ton scénario ?

— Oui...

J'ai mis toute la conviction dont je suis capable pour mentir. Je n'ai pas envie de porter la culpabilité de Lucie en plus. Ça marche, elle sourit. La vérité, c'est que depuis que Lucie et Laurie vivent chez moi je n'écris pas.

J'aimerais pouvoir dire que c'est le bruit de leurs voix, la musique de Laurie, qui vient de découvrir mes vieux

disques des Pet Shop Boys – «It's a siiiiiin» –, le batteur électrique de Lucie, qui bat je ne sais quelle pâte à gâteau, qui me dérangent. Même pas. J'ai écrit au milieu des marteaux-piqueurs, des cris des Napolitaines dans un hôtel minable de la côte almafitaine, j'ai même écrit pendant un concert des White Stripes.

La différence, c'est qu'au cœur de ces vacarmes, je n'étais responsable de personne d'autre que moi.

Les efforts mêmes de Lucie et de Laurie pour préserver ma tranquillité sont une source d'irritation. Je dois me rendre à l'évidence : si je ne retrouve pas très vite ma concentration, c'est la fin de mes économies. Sans compter que le buzz sur lequel je surfe depuis mon retour dans la courte liste des auteurs hot ne durera pas. Rien ne dure...

Ma carrière venait pourtant de reprendre d'assez belle façon aux sorties combinées de mon livre et du film que Maggy Sullivan en avait tiré. Le sort tragique de la Maria Goretti de Griffintown m'avait remis sur la carte. L'Amérique adore les retours en force des fils déchus et le minuscule milieu du cinéma québécois n'échappe pas à la règle.

On ne m'avait d'abord offert que des récits «inspirés de faits vécus». Je ne comptais plus le nombre de fois où j'avais fait le trajet entre Sainte-Marie-de-Laurenceville et Montréal pour aller écouter le «pitch» de producteurs qui se cherchaient une secrétaire de luxe pour écrire la vie d'un ancien ministre couraillieux ayant marqué l'imaginaire populaire, d'une chanteuse médiocre victime d'une secte, d'un animateur gay ayant connu l'enfer de la drogue ou d'une ancienne enfant-vedette ayant subi les assauts d'un gérant sordide. On m'avait même offert d'écrire un film sur un parrain de la pègre italienne s'étant reconverti dans l'animation d'une émission de cuisine enregistrée en prison.



J'avais refusé la dernière offre à regret : Giuseppe d'Ambrosio était un personnage hors de l'ordinaire dont j'aurais adoré raconter l'histoire. Ce qui aurait été une décision désastreuse. Même « à l'ombre », d'Ambrosio avait la réputation d'être aussi excessif dans ses rancœurs qu'il l'était dans ses affections. Je n'avais envie d'être l'objet ni de l'une ni de l'autre et, pour une fois, mon instinct de mort n'avait pas eu le dessus.

Et puis, à défaut d'être sollicité avec imagination, j'avais eu l'étourderie de proposer une histoire inventée et tout à fait personnelle sur un sujet que je connaissais bien : la musique. Quand les dieux veulent nous punir, ils exaucent nos vœux. Jean-Loup Poliquin, un jeune producteur aussi intelligent qu'ambitieux, avait immédiatement accepté, me donnant carte blanche.

« Tu fais ce que tu veux, c'est ton univers qui m'intéresse. »

Depuis, rien. Mon « univers », si univers il y a, se rata-tine à vue d'œil, submergé par la charge du quotidien.

Sous le soleil encore tiède de l'automne, l'autobus scolaire jaune se fraie un chemin laborieux dans la montée qui mène jusque chez nous pour nous livrer notre école. L'espace d'une seconde, j'ai envie de me sauver. De ne pas être là. À nouveau absent, aveugle aux besoins des autres et transparent aux yeux du monde.

L'autobus ralentit dans un grincement de freins. Tony tourne en rond frénétiquement. Il va traverser la route, ce con. Je lève la voix, impérieux : « Tony, assis ! »

Il m'obéit, vexé. Une autre crise familiale à résoudre.

L'autobus jaune redémarre dans un crachotement de moteur diesel tuberculeux. Laurie apparaît alors derrière le cul jaune de la bête. Elle se retient elle aussi pour ne pas se précipiter vers Tony. Elle regarde des deux côtés

de la route – les gens de la campagne conduisent comme si leur mort en dépendait –, et traverse.

Le soleil embrase ses cheveux de mille lumières rousses, oriflammes d'une enfant pirate dont le vaisseau amiral cherche encore son port d'attache.

Je me sens d'autant plus coupable de me sentir dérangé par leur présence que je n'ai qu'un désir : que Laurie soit heureuse. Elle ne devait pas naître, elle est née, elle ne devait pas vivre, elle se bat, elle pourrait n'être que révolte, elle aime.

Il y a dans sa jeune existence de frêle rouquine la vitalité du chiendent. Laurie s'agrippe à moi, à nous, pour monter, monter encore. Elle n'est pas bien grosse, pas bien forte, mais elle s'accroche. Et je ne pourrais pas rompre avec sa mère sans détruire cet élan. Ce serait mettre le feu à ses ailes diaphanes. Et probablement aux miennes. Endure, Gravel. Endure.

Quand je la vois s'avancer sur la route, se décharger du lourd fardeau de son sac d'école et se mettre à genoux pour enfouir sa tête dans le cou de mon vieux cochon caractériel en lui glissant un biscuit en douce, j'oublie que je n'arrive pas à travailler.

Je sens le regard de Lucie sur moi. Je sais qu'elle met autant d'espoir que de lucidité dans ce regard, et de savoir qu'elle voit mes failles et qu'elle en souffre me tue.

Sa main se glisse dans la mienne. Je résiste au réflexe de retirer ma main et d'avouer : « Ça ne marche pas, Lucie, ça ne marchera jamais, il faut que je sois seul », et j'enlace ses doigts entre les miens. Ce soir, on fera l'amour. Ce soir, tout ira bien.

Dehors, Laurie et Tony se sont immobilisés, le regard tourné en direction de la route. Une petite voiture rouge que je ne connais pas vient de ralentir. Elle bifurque dans notre entrée, s'immobilise au

milieu du chemin, à hauteur de l'adolescente et de l'animal.

L'homme qui sort de la voiture rouge soulage Laurie de son lourd sac d'école d'un geste qui ne demande pas la permission. Martin Desmarais semble né pour porter le fardeau des autres. Quand il se redresse, sa longue silhouette sèche et précise comme celle d'un Don Quichotte dessiné au crayon de plomb se profile contre l'or pâle du champ moissonné des Venneman.

Sa démarche de félin lent, ses gestes économes qui doivent autant à l'arthrite qui le ronge qu'à l'intime instinct qui le protège, le regard alerte qui absorbe d'un coup toutes les composantes d'un nouvel environnement, tout son être porte les marques de trente ans de vie policière. À ses côtés, même Tony marche au pas, répondant à l'autorité naturelle de l'homme à tête d'aigle.

J'avais rencontré Desmarais à Pointe-Saint-Charles, alors que Laurie m'avait mené à ma première scène de crime et que nous avions partagé notre premier fou rire en comparant nos enfances malheureuses. Comme aujourd'hui, c'était sa longue silhouette anguleuse qui avait attiré mon attention. Droit comme une lance, ses mains d'araignée géante posées sur la rambarde de métal du pont des Seigneurs, il en imposait avant même que je sache qui il était.

Il fallait lui donner ça, Martin Desmarais avait le don des entrées dramatiques.

Il était méticuleux et tenace, l'homme responsable à qui incombait le lourd fardeau de la preuve ; j'étais fantasque et impulsif, le chien guide des histoires qui cherchaient leur chemin dans les ténèbres.

À l'époque où nous nous sommes connus, nous n'avions rien en commun, sauf une femme : Maggy Sullivan. Des années plus tôt, Martin avait été témoin du

crime commis contre elle. J'avais été celui qui, engagé par elle, avait raconté l'histoire de ce crime.

Forcément, ça crée des liens.

Pointe-Saint-Charles avait été le quartier qui m'avait vu renaître comme auteur, bénéfice marginal d'une série de meurtres dont les victimes auraient toutes pu s'appeler « Lolita ». Faute de preuves, l'enquête n'avait mené à l'arrestation de personne, et sans l'intervention brutale d'un bon Samaritain, qui avait mis fin à toutes les souffrances que Steve Trottier avait encore l'intention d'infliger, cet enfoiré serait encore considéré comme un citoyen au-dessus de tout soupçon.

Quand on avait découvert son cadavre, son visage était méconnaissable tant l'attaque avait été sauvage. Plusieurs fois, Desmarais et moi avons eu cette discussion autour d'un scotch chez Gros Bill, son bar de prédilection : valait-il mieux quelques minutes de barbarie contre un meurtrier en liberté que des années d'angoisse à se demander à combien de gamines il s'attaquerait encore ?

« Poser la question, c'est y répondre », déclarait invariablement Desmarais. Ce qui était sa façon à lui de ne pas répondre. Je le savais intransigeant sur la loi, soucieux de la faire respecter et foncièrement rébarbatif à toute forme de justice citoyenne : « Tu écoutes n'importe quelle ligne ouverte d'une radio de droite, tu vas à n'importe quel rassemblement public d'un parti politique de gauche, et tu imagines que les uns et les autres ont le droit de se faire justice eux-mêmes. »

Il n'y a pas à dire, l'image du justicier valeureux prenait tout à coup une solide débarque.

Je savais aussi que, au moment de prendre sa retraite, Desmarais était complètement désabusé de son métier. Il avait vécu trop d'enquêtes abandonnées ou bâclées, faute de fonds et d'effectifs. Il avait fait de la faillite du système

une trahison personnelle. Son constat était aussi simple qu'il était dévastateur : les braves gens étaient ceux à qui la justice rendait le moins justice. Là-dessus, nous étions parfaitement d'accord.

Pour l'histoire officielle, Steve Trottier serait à jamais une victime. À ses funérailles, de vibrants hommages avaient été rendus pour souligner sa générosité, son implication dans la communauté, son désir de justice sociale et « la sensibilité unique de sa caméra sur le monde de l'enfance ».

Sur le monde des gamines de douze ans en pleine puberté, oui.

Tout le monde avait été dupe, sauf quatre hommes, désormais tenus au secret : Gilbert Doisneau, le médecin dont le centre communautaire avait été le terrain des jeux pervers de Trottier, Martin Desmarais, Dany l'Ougandais, et moi. Quant à notre responsabilité collective dans la mort brutale de Steve, nous avons tous évité d'en parler, préférant faire porter le blâme à un inconnu dont on ne retrouverait jamais la trace...

Justice avait été rendue.

Et aujourd'hui, alors qu'il ne possède pas de voiture et qu'il s'est toujours vanté de ne jamais quitter la ville, Martin Desmarais se tient devant moi, la main tendue et le regard angoissé.

— J'ai besoin de te parler.

J'ai échangé un regard avec Lucie. Elle a hoché la tête, aussi soulagée que moi d'avoir un invité qui nous changerait les idées.

— On mange du cassoulet.